

# La honte et la névrose

David Bernard<sup>1</sup>

Il est une expression qui court chez les adolescents d'aujourd'hui : la honte, c'est « se taper l'affiche ». On pourrait aisément ne pas s'y arrêter, la juger même un peu vulgaire. Or je proposerai au contraire de la prendre au sérieux, et de croire sur parole ces grands connaisseurs de la honte que sont les adolescents. J'y ajouterai même une autre de leurs douces métaphores, le sujet honteux est « une tache ». J'enlève donc les guillemets, et conclus, déjà : la honte, c'est exactement cela, se taper l'affiche, et y faire tache.

Bien sûr, d'aucuns auront reconnu l'allusion que je fais ici à l'expression de Lacan, faire « tache dans le tableau »<sup>2</sup>. Car il nous faudra la vérifier, mais j'avance d'emblée la thèse : la honte est ce sentiment, pour le sujet, de faire tache dans l'affiche, c'est à dire tache dans le tableau. Il y a dans l'instant de honte un instant de voir, qui est un instant de vérité, et qui est un instant de trajet en retour de la pulsion scopique. Le sujet honteux est un sujet qui s'imagine faire tache dans le tableau, et qui cela étant, s'éprouve être vu et regardé de toutes parts. On le montre du doigt, voilà l'instant de honte. Le sujet honteux est un sujet qui se voit être... « Vu ! ». Le sujet honteux sait qu'il force les regards, que des regards, que du regard, lui reviennent tout à coup, le braquent et violent son image. « Les choses qui frappent les yeux et qui se font au grand jour, écrivait déjà Aristote, provoquent la honte. De là, le proverbe : "La pudeur est dans les yeux" »<sup>1</sup>.

Je pose donc que la honte, à l'instant où elle atteint un sujet, entache et traverse sa belle image. Seulement, jusqu'où et comment ? Disons le d'emblée, au point le plus *extime* de son être. Et c'est pourquoi la honte, à l'instant où elle frappe un sujet, révèle déjà sa portée ontologique. Voilà ce que je souhaiterais démontrer aujourd'hui, pour ainsi faire écho, et peut-être un peu plus, à cette *hontologie* (écrite avec un *h*) que Lacan, dans son Séminaire

---

<sup>1</sup> Exposé le 15 octobre 2005 à Liège dans le cadre d'un cycle de conférences organisé par le Forum du Champ lacanien de Liège, intitulé : "Qu'est-ce qu'une névrose ?"

<sup>2</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, éd. du Seuil, 1973, p.89

*L'envers de la psychanalyse*, appelait de ses vœux<sup>2</sup>. Toutefois, je dois encore préciser ici ce qui sera le cadre de mon développement. Premier point : mon intervention se restreindra au champ de la névrose, quand pourtant, nous pourrions faire de longs développements sur la honte et la psychose. Car il me semble que le sujet psychotique aussi, peut avoir rapport à la honte. *Autrement* peut-être, mais de façon véritable, ce qui déjà, pourrait suggérer que *l'hontologie* est *d'abord*, un effet de notre condition de parlêtre. Second point : je proposerai dans la suite de mener mon développement à partir de la question suivante : si pour avoir honte de soi, il faut avoir de soi une image, alors qu'est-ce que la honte doit à l'image spéculaire du sujet ? Et même, jusqu'où, comment, et pourquoi, en un instant, la honte peut-elle traverser l'image d'un sujet, pour ce faisant, l'affecter dans son corps, et le réduire à son *hontologie* ?

### ***Le sujet et son image***

Je débute donc par cette question : *quid* des rapports de la honte à l'image ? Et pour y répondre, je rappelle d'abord, très rapidement, la thèse qui traverse les premiers textes de Lacan sur le stade du miroir : il y a de l'autre côté du miroir, de l'autre côté de l'image, « le désarroi organique originel »<sup>3</sup> du sujet, sa « détresse originelle »<sup>4</sup>, son « angoisse du déchirement vital »<sup>5</sup>. Bref, il y a derrière l'image, la prématuration originelle du sujet, c'est à dire le réel d'un corps morcelé<sup>6</sup>, et le cortège des affects qu'il suscite. Plus encore, l'identification de l'enfant à son image spéculaire constituera un traitement de ces affects. L'enfant tente de se sauver par une image<sup>7</sup>. Voilà, aussi, ce que montre le stade du miroir. L'enfant qui s'identifie à cette image, entreprend de se défendre de l'angoisse, du désarroi, de la détresse. Et c'est pourquoi elle lui est salutaire. Et c'est pourquoi, se trouvant unifié dans cette image, il l'investit, avec jubilation. Lacan y reviendra dans son Séminaire *Le transfert* : « L'image spéculaire a bien sûr une face d'investissement, mais aussi une face de défense »<sup>8</sup>.

---

<sup>1</sup> Cité par Aristote, in *Rhétorique Livre II*, éd. Le Livre de poche, 1991, p.212

<sup>2</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, éd. Le Seuil, 1991, p.209

<sup>3</sup> Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », in *Ecrits*, éd. du Seuil, 1966, p.116

<sup>4</sup> Ibid, p.113

<sup>5</sup> Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », in *Autres écrits*, éd. du Seuil, 2001, p.53

<sup>6</sup> Ibid, p.42

<sup>7</sup> J'emprunte ici à Marie-Jean Sauret une formulation qu'il utilisait à propos d'un souvenir rapporté par Jean-Paul Sartre dans *Les Mots*.

<sup>8</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre VIII, *Le transfert*, éd. du Seuil, Coll. Le Champ freudien, Mars 1991, p.456

Je passe à présent à ce qui me semble avoir constitué, après ces premiers textes de Lacan, une autre étape, majeure, dans sa théorisation des rapports du sujet à son image. Deux Séminaires attestent de cette seconde étape : le Séminaire *La relation d'objet*, et le Séminaire *Les formations de l'inconscient*. Cette étape consiste donc en une courte période, mais qui a produit sur ces questions, entre 1955 et 1958, des avancées capitales. Avant que d'en tirer les conséquences pour la honte, et pour en tirer ces conséquences, je tâcherai d'abord de resserrer quelles sont ces avancées.

La première de ces avancées comporte un point de départ précis: ce n'est plus le seul rapport de l'homme à son image qui est à présent considéré. Car Lacan montre que ce registre de l'imaginaire est noué à un autre registre, celui du symbolique. Le rapport de l'homme à son image, celle du corps, ou celle du semblable, est marqué, dira t'il, par « la dialectique du signifiant »<sup>1</sup>. Et cela emporte une conséquence fondamentale, qui pourra s'énoncer ainsi : le sujet ne se réduit pas à un « rapport de captivation à l'image », mais au-delà de ce rapport duel, « demande à être signifié »<sup>2</sup>. Or ce premier point, fondamental, me semble déjà appeler à quelques remarques.

En effet, dire que l'homme demande à être signifié est dire qu'il ne pâtit pas seulement d'un manque organique, mais aussi d'un manque signifiant. Il se trouve qu'il est un être parlé, qui parle ou qui parlera, et que cela aura sur lui des conséquences. Or nous connaissons l'une d'entre elles : ce sujet se posera très tôt la question du sens de son existence. En d'autres termes, si le sujet part en quête d'une identification, ce n'est pas seulement qu'un manque organique l'affecte, mais aussi qu'un manque à être, un mal d'identité, le troublent tout autant. L'être parlant est un sujet qui se pose la question de son existence, et qui pour y répondre, en appelle à l'Autre. C'est pourquoi d'ailleurs il lui adresse sa question, attendant que cet Autre le reconnaisse pour son être, ses désirs, etc...

Or cela va conduire logiquement Lacan à reconsidérer son stade du miroir. En effet, arguer de la seule prématuration de naissance du petit d'homme ne suffit plus à rendre compte de la nécessité de l'identification du sujet à une image. Ici, une raison supplémentaire s'entrevoit, le statut de parlêtre du sujet. La prise en compte du registre du symbolique montre que l'être

---

<sup>1</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre V, *Les formations de l'inconscient*, éd. du Seuil, Coll. Le Champ freudien, Mai 1998, p.273

<sup>2</sup> Ibid

parlant en appelle à une image, à la construction d'un moi, pour la raison qu'en tant que sujet, il n'est d'abord qu'une place vide, qu'un simple effet du signifiant.

Nous voyons donc que le sujet, qui s'identifie à une image, ne tente pas uniquement de se sauver de son corps morcelé, mais encore de ce néant, de ce vide auquel sinon, il pourrait bien se réduire. Bref, ce sujet demande à être, et à être signifié. Et pour cela aussi, il part à la quête d'une image. Derrière l'identification à l'image, il y a la demande d'être signifié. Derrière l'identification à l'image, il y a un sujet taraudé par un questionnement ontologique, préoccupé de son existence, embarrassé par la question de qui il peut être, ou de qui il doit être, au lieu de l'Autre. « Nous justifier devant l'Autre ? remarquait Christian Demoulin. C'est peut-être ce qui se joue chaque fois que nous nous regardons devant le miroir »<sup>1</sup>.

Et bien, je dirai déjà que la honte, justement, pourra être située à partir de cette demande d'être signifié. Car la honte surgira des réponses manquées ou décevantes que cette demande recevra. Toutefois, pour le faire valoir, continuons d'abord à examiner dans le détail, comment Lacan fait dans ces années retour à son stade du miroir. Car nous pourrions alors donner un nom à ce manque à être qui pousse le sujet à s'identifier. Plus encore, nous pourrions cerner ce que, à ce niveau, masque l'image du sujet, et dévoile sa honte : un manque à être que redouble un manque à avoir.

Je passe donc à la seconde avancée que Lacan réalise, au cours de cette même période, sur cette question de l'image spéculaire. En effet, en quels termes revient-il, dans ces années, sur son stade du miroir ? « Je le mets en parallèle, dit-il, avec le rapport qui se produit entre l'enfant et la mère »<sup>2</sup>. A vrai dire, plus qu'un parallèle, Lacan reconsidère ici l'un par rapport à l'autre. Lacan revient sur le stade du miroir à partir de ce qu'il nomme « la relation symbolique Mère-Enfant »<sup>3</sup>. « Le couple imaginaire du stade du miroir, peut-il écrire, (...) se trouve approprié à donner au triangle imaginaire la base que la relation symbolique puisse en quelque sorte recouvrir »<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Je renvoie sur ce point au travail de Christian Demoulin, « Le corps injustifiable », Communication prononcée à Besançon le 28 Mai 2005, dans le cadre du stage du *Collège Clinique de Bourgogne-Franche Comté*, intitulé « Corps et symptôme du malaise contemporain ». A paraître

<sup>2</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre V, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p.225

<sup>3</sup> Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in *Ecrits*, op. cit., p.552

<sup>4</sup> Ibid

En somme, Lacan pose que dans un temps moins chronologique que topique, l'identification à l'image spéculaire va être peu à peu remaniée, et refondée au rythme de l'établissement de la relation symbolique Mère-enfant. Ainsi, là où était une relation imaginaire, vient une relation symbolique. Et cela aura pour la première un certain nombre de conséquences, dont je voudrais souligner celle-ci : un manque symbolique va surgir au-delà de l'image du sujet. C'est là l'avancée majeure de cette seconde théorisation du stade du miroir. Du fait de l'ordre symbolique, soit du fait de l'entrée en jeu, dans la relation Mère-Enfant, du signifiant phallique, il nous faudra désormais concevoir au-delà de l'image spéculaire du sujet, non plus seulement un manque organique, une prématuration du sujet, mais un manque symbolique, la castration. Et cela pour quelle raison ? Pour la raison que l'enfant, apercevant un manque au lieu de l'Autre maternel, voudra satisfaire à l'image de ce qui viendrait combler cette mère. Disons le autrement : pour la raison que, symbolisant derrière les allées et venues de sa mère la cause phallique, l'enfant voudra s'égaliser au phallus imaginaire, pour combler cette mère, et voiler sa castration.

Mais pour être plus précis encore, disons le cette fois avec Lacan lui-même : un jeu de leurre va s'introduire dans la relation symbolique Mère-Enfant. Il va s'agir pour l'enfant de jouer à ce que le « phallus inexistant »<sup>1</sup> soit présent, de pouvoir « soutenir le leurre du phallus »<sup>2</sup>. Et c'est peu dire que dans ce jeu, l'enfant payera de sa personne. Car pour soutenir ce leurre du phallus, précise toujours Lacan, l'enfant va se « donner-à-voir »<sup>3</sup>, c'est à dire tenter de satisfaire à cette image phallicisée qui pourrait voiler autant que combler le manque de sa mère. Nous sommes là à une étape cruciale, affirme Lacan, qui précède et qui prépare la phase oedipienne. Je le cite : « C'est l'étape où l'enfant s'engage dans la dialectique intersubjective du leurre. Pour satisfaire ce qui ne peut pas être satisfait, à savoir ce désir de la mère qui, dans son fondement, est inassouissable, l'enfant, par quelque voie qu'il le fasse, s'engage dans la voie de se faire lui-même objet trompeur. Ce désir qui ne peut pas être assouvi, il s'agit de le tromper. C'est précisément en tant qu'il montre à sa mère ce qu'il n'est pas, que se construit tout le cheminement autour duquel le moi prend sa stabilité »<sup>4</sup>. Ailleurs, il poursuit : « L'enfant se présente à la mère comme lui offrant le phallus en lui-même, à des degrés et

---

<sup>1</sup> Lacan J., *Le Séminaire Livre IV, La relation d'objet*, éd. du Seuil, 1994, p.342

<sup>2</sup> Ibid, p.351

<sup>3</sup> Ibid, p.272

<sup>4</sup> Ibid, p.194

dans des positions diverses »<sup>1</sup>, « Cette image phallique, l'enfant la réalise sur lui-même, et c'est là qu'intervient à proprement parler la relation narcissique »<sup>2</sup>.

Ainsi, nous pouvons à présent préciser les résultats de cette seconde avancée de Lacan : cette image dans laquelle l'enfant veut se mirer, et sous les traits de laquelle il veut se donner à voir à l'Autre, est une image phallique, une identification au phallus imaginaire. Il s'agira pour l'enfant « d'être le phallus »<sup>3</sup>, de se faire petit fétiche de l'Autre. Et nous voyons aussi que cette identification a pour fonction de voiler la castration, à commencer par celle de la mère. « Au premier temps et à la première étape, conclut Lacan, il s'agit donc de ceci – le sujet s'identifie en miroir à ce qui est l'objet du désir de la mère. C'est l'étape phallique primitive »<sup>4</sup>. Et en effet, qu'avons-nous au terme de cette étape ? Un sujet qui se donnera à voir, qui s'offrira au regard de l'Autre maternel en s'identifiant au phallus imaginaire. Et cela pour une raison qui n'est pas mince : voiler la castration de la mère autant que la sienne, pouvoir incarner cet objet « dont elle manque, et dont il manque toujours lui-même », dira encore Lacan.

De là, je conclurai d'abord ceci : le manque symbolique qui consiste derrière l'image spéculaire de l'enfant, peut donc être défini comme le phallus manquant, l'absence de ce phallus, (-φ). Et c'est à voiler ce manque que cette image, narcissisée, c'est à dire phallicisée, deviendra précieuse et attrayante. En somme, disons le ainsi : la castration est ce qui fait briller l'image spéculaire du sujet. Cette image brille pour ce qu'elle cache et feint d'incarner, le signifiant du désir. On comprend donc que le sujet y tienne, à cette image, qu'il la soigne et désespère de s'y égarer. On comprend aussi qu'à l'occasion, l'image de ses semblables, autre occurrence de i(a), puisse affecter ce sujet. Bref, on comprend que cette image, celle de son corps, ou celle de ses semblables, « attire et capture une certaine libido du sujet »<sup>5</sup>. Car à rejoindre la perfection de cette image, l'enfant jubile. Certes pour la raison qu'il s'y trouve unifié, mais aussi parce qu'alors, il pourra espérer vaincre la castration, petit joyau, petit fétiche, qu'il deviendrait ainsi dans le regard de sa mère, certain qu'il serait de pouvoir compter pour elle, comme à nul autre pareil. Dans le regard de cet Autre, l'enfant pourra là

---

<sup>1</sup> Ibid, p.224

<sup>2</sup> Ibid, p.71

<sup>3</sup> Lacan J., *Le Séminaire Livre V, Les formations de l'inconscient*, op. cit., p.192

<sup>4</sup> Ibid

<sup>5</sup> Ibid, p.225

s'imaginer comme phallus, et affiner sa « jolie stature »<sup>1</sup>. Le socle de son narcissisme se constitue ainsi, et sur la base duquel, peu à peu, d'autres identifications imaginaires et symboliques viendront se cristalliser en un moi.

Et de là, je conclurai encore ceci : l'image spéculaire, puis le moi du sujet, se construisent et se donnent à voir sur la base d'une tromperie<sup>2</sup>, soit d'une imposture, structurale et ontologique, de l'être. Bref, l'être parlant aime à se montrer comme ce qu'il n'est pas et comme ce qu'il n'a pas, (-φ). Là est son secret, et là est aussi le secret de sa belle image, pour reprendre une expression que J.A Miller avait jadis utilisée, dans un cours intitulé *Silet*.

### ***Premières conclusions sur la honte***

Cela posé, j'en viens à présent aux déconvenues qui pourront affecter l'enfant dans ce jeu de leurre qui le lie à sa mère. Car c'est d'ici, précisément, que j'ai cru pouvoir tirer mes premières conclusions sur la honte.

L'enfant, avons-nous vu, est jusque-là dans « le paradis du leurre »<sup>3</sup>. Il se complaît à faire semblant de phallus pour la mère, et à se constituer comme l'objet de son amour<sup>1</sup>. Mais ce qui fera son bonheur fera aussi son malheur. Car cette image idéale, phallicisée, à laquelle l'enfant souhaite satisfaire, est bien-sûr virtuelle, et donc, extérieure au sujet. Le sujet n'est pas le phallus mais tente de s'identifier à lui, de se remparder de l'image phallique. Il se peut donc qu'il satisfasse à cette image... ou pas. Il se peut qu'il réussisse à se faire objet trompeur... ou que son imposture se révèle, à lui comme à l'Autre.

Or précisément, quelles seront alors les conséquences d'une telle levée de l'imposture de l'enfant ? Je le dirai ainsi : l'amorce, pour lui, d'une destitution subjective. Car cette révélation de l'imposture produira la chute de l'enfant de son identification imaginaire au phallus, laquelle lui rappellera, brutalement, ce dont il est réellement porteur, soit rien pour la petite fille, ou trop peu pour le petit garçon. Ainsi nous le voyons : cette destitution consiste en un douloureux instant de voir, au terme duquel l'enfant se verra être vu, réduit à son

---

<sup>1</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre IV, *La relation d'objet*, op. cit., p.414

<sup>2</sup> Ibid, p.194

<sup>3</sup> Ibid

mensonge de l'être, simple semblant, ainsi qu'à quelque chose de « misérable », lui qui se rêvait petit fétiche de l'Autre maternel. A ce moment, dira Lacan, « l'enfant se sent tout d'un coup lui-même comme quelque chose qui peut être mis complètement hors de jeu », qui peut « n'être plus rien, n'être rien de plus que ce quelque chose qui a l'air d'être quelque chose, mais qui en même temps n'est rien, et qui s'appelle une métonymie »<sup>2</sup>. Et Lacan de poursuivre : à l'exemple de Hans, l'enfant « se voit donc là tout à coup précipité, ou du moins précipitable, de sa fonction de métonymie. Pour dire ce mot d'une façon plus vivante que théorique, il s' imagine comme néant »<sup>3</sup>.

La destitution subjective, que j'évoquais plus haut, sera donc exactement l'instant de cette précipitation, au terme de laquelle, l'enfant, soudainement, s'imaginera comme néant, laissé en plan par l'Autre, indigne de compter pour lui. Or je voudrais à présent souligner ceci : la honte, précisément, sera l'instant d'une telle chute, d'une telle précipitation, et ce qui en effet, mortifiera l'enfant, et le conduira à s'imaginer comme néant. Lacan ne le fera valoir ici qu'en passant, et en une phrase. Mais il le fera de la façon la plus claire, évoquant pour le garçon, pris dans un tel moment de destitution, je le cite, « le caractère fondamentalement déficient » de son phallus, voire « *la honte qu'il peut en éprouver*<sup>4</sup>, et l'insuffisance profonde où il peut se sentir »<sup>5</sup>. Après quoi Lacan rangera alors la honte parmi ces « premières lésions narcissiques », qui peuvent dans ces moments, affecter l'enfant, et qui, je le cite à nouveau, « ne sont là que les préludes, voire même les présupposés, de certains effets ultérieurs de la castration »<sup>6</sup>. Je voudrais donc faire valoir cette indication, courte et rapide, de Lacan, et ce pour en tirer dès à présent, plusieurs conclusions sur la honte.

De là, et en nous aidant d'une autre formulation, tout aussi furtive, que Lacan utilise dans son Séminaire *La relation d'objet*, nous pouvons en effet proposer une première définition de la honte : la honte du sujet est « la honte de ce qui lui manque »<sup>7</sup>. Ce que je traduirai ainsi : la honte du sujet est la honte de sa castration imaginaire, (-φ). Nous verrons tout à l'heure que la honte ne se limite pas à cela. Néanmoins, Lacan reviendra dans la suite de son enseignement sur cette définition de la honte, signe qu'elle lui paraissait assez juste. Il le fera en 1976, à

---

<sup>1</sup> Ibid

<sup>2</sup> Ibid, p.244-245

<sup>3</sup> Ibid, p.245

<sup>4</sup> C'est moi qui souligne

<sup>5</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre IV, *La relation d'objet*, op. cit., p.193

<sup>6</sup> Ibid

<sup>7</sup> Ibid, p.272

l'appui d'une simple question adressée à son auditoire, et posée en ces termes : « comment distinguer le privé de ce dont on a honte ? »<sup>1</sup>. La honte du sujet est en effet la honte de ce dont il est privé<sup>2</sup>, c'est à dire de sa castration imaginaire.

Ainsi, la honte, comme lésion narcissique, pourra être définie comme ce qui du fond de l'image « ressort » comme effet de castration du sujet, et entache cette image, la fait vaciller. Elle est cette blessure qui dans l'instant de dévoilement, se donne à voir et affecte le sujet dans l'image qu'il voulait donner de lui-même. Elle est ce qui blesse cette image. Elle est ce qui rappelle au sujet que, non seulement il n'est pas le phallus, mais aussi qu'il ne l'a pas, pour le cas de la petite fille, ou trop peu, pour le cas du petit garçon. La honte atteint donc l'image du sujet pour la raison qu'elle donne à voir ce qui devait rester caché derrière cette image, la castration du sujet. La honte est faite de cela, d'une image qui tombe, et qui laisse le sujet nu, c'est à dire castré, à ses propres yeux, et sous le regard de l'Autre. Bref, dans la honte, la prétention du sujet se dévoile. Celui-ci s'identifiait imaginativement au phallus pour voiler la castration, la sienne ou celle de l'Autre. Mais une fois son imposture dénoncée, la castration imaginaire du sujet se donne à voir. Du fond de son image spéculaire, elle ressort et se donne à voir sur cette image. Elle l'entache, telle une « transparence ineffaçable »<sup>3</sup>, pour le dire cette fois avec Sartre.

Mais de là, faisons encore un pas de plus. Le phallus, écrivait ailleurs Lacan, « il faut que l'homme, mâle ou femelle, accepte de l'avoir et de ne pas l'avoir, à partir de la découverte qu'il ne l'est pas »<sup>4</sup>. Et bien je dirai, à ce niveau de la théorisation de Lacan, que la honte est exactement l'instant de cette découverte, sous le regard de l'Autre. La honte n'est donc pas seulement la honte du manque à avoir. Mais elle est la honte d'un manque à être, noué à un manque à avoir. N'est-ce pas ce que Lacan soulignait à l'endroit du petit garçon ? Citons le à nouveau. Celui-là, découvrant qu'il n'est pas le phallus, a soudainement honte du « caractère fondamentalement déficient de ce phallus qu'il porte », à quoi s'ajoute alors pour lui, précise Lacan, « l'insuffisance profonde où il peut se sentir »<sup>1</sup>. Ainsi nous le voyons : *la honte du manque à être se redouble de la honte du manque à avoir*. Le sujet a honte de sa castration, c'est à dire d'un manque à être noué à un manque à avoir, et qui tous deux se rapportent au

<sup>1</sup> Lacan J., « Clôture de la Journée des cartels d'Avril 1975 », in *Lettres de L'Ecole Freudienne*, n°18, Avril 1976, p.267.

<sup>2</sup> Cf aussi sur ce point Lacan J., « Préface à l'Eveil du printemps », in *Autres écrits*, op. cit., p.562

<sup>3</sup> Sartre J.P, *Les mots*, éd. Gallimard, 1964, p.73

<sup>4</sup> Lacan J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », in *Ecrits*, op. cit., p.642

même objet, le phallus imaginaire<sup>2</sup>. En somme, le sujet est doublement honteux. Son échec, honteux, de manquer à être le phallus imaginaire le rabat sur sa castration, laquelle redouble sa honte. Il se produit ainsi dans la honte un effet de castration, autre nom de la mortification honteuse. Et j'ai tâché de montrer lequel : la honte constitue ce que Lacan a nommé une blessure, une lésion narcissique. L'effet de castration que comporte la honte est aussi cela, une atteinte portée à la jouissance narcissique du sujet, un moins de jouir.

Enfin, dernière proposition : si la honte se rapporte à la castration, nous voyons aussi que cette castration est d'abord la « castration maternelle »<sup>3</sup>, celle que pourrait ordonner la mère. Car c'est bien à manquer à satisfaire cette mère, dont le sujet pourra être blessé. C'est d'abord au regard de cette mère, avant que ne s'y ajoute le regard du père, puis celui du surmoi, que le sujet, suggère Lacan, pourra s'imaginer en défaut, comme « néant »<sup>4</sup>, mortifié par sa honte. Car c'est d'abord cette mère, premier Autre, que le sujet espérait satisfaire. C'est la promesse qu'il s'était faite, et la promesse qu'il lui avait faite, fût-ce en secret. Or à manquer à cette promesse, une honte cuisante pourra alors saisir ce sujet. Car à cet instant, celui-là se verra être vu pour ce qu'il est réellement, un être imparfait, pour la raison qu'il manque à être le phallus imaginaire.

Je conclurai ainsi que la honte est d'abord l'effet de cette promesse non tenue, et que cela prouve quoi ? Qu'en violant l'image spéculaire du sujet, la honte, fondamentalement, touche à l'être de ce sujet. La honte écorne l'image phallique du sujet, autant que les déclinaisons diverses de cette image. Elle révèle l'imposture structurale, et moïque du sujet, révèle son mensonge de l'être, et fait voler en éclats les identifications imaginaires dont ce sujet voulait se remparker, et grâce auxquelles il voulait parader. En somme, la honte, et ce pourra être son mérite, est toujours la dénonciation de l'imposture de ce « moi fort »<sup>5</sup> et phallicisé qui fait l'abri du névrosé. La honte force soudainement un sujet à prendre la mesure de ce qu'il n'est pas, soit de ce qu'il prétend être, mais qu'il manque à être, n'en déplaise à ses velléités moïques.

---

<sup>1</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre IV, *La relation d'objet*, op. cit., p.193

<sup>2</sup> N.B : selon que le phallus, écrira Lacan, a aussi « la fonction de signifiant du manque à être que détermine dans le sujet sa relation au signifiant », in *Ecrits*, op. cit., p.710

<sup>3</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre IV, *La relation d'objet*, op. cit., p.367

<sup>4</sup> Ibid, p.245

<sup>5</sup> Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Ecrits*, op. cit., p.826

Et c'est pourquoi déjà, ici, c'est à dire bien avant que Lacan ne forge son concept d'*hontologie*, nous voyons que la honte, par définition, touche à l'être. La honte, de structure, est ontologique, voilà ce que nous devinons ici. Elle affecte l'existence du sujet quand celui-ci, toujours en attente d'être signifié, espérait satisfaire l'Autre, et contenter ainsi son narcissisme. C'est dire qu'une *hontologie* serait en effet à produire. J'y reviendrai bien-sûr. Mais je souhaiterais souligner que ces développements de Lacan, produits dans ces deux Séminaires, *La relation d'objet*, et *Les formations de l'inconscient*, le laissent déjà supposer. Ceux-là nous montrent en effet que la honte n'a rien d'un simple ébranlement des semblants, d'un non respect des conventions, mais bien qu'elle touche au sentiment d'existence du sujet, et qu'elle le menace d'un « néant »<sup>1</sup>. Elle est ce qui ébranle son identification imaginaire au phallus, et ce qui, ce faisant, ébranle aussi sa raison d'être, le menace soudainement de n'être rien, voire d'être en trop, c'est à dire autre chose : moins que rien.

Et c'est dire qu'un enfant aussi, pourra mourir de honte, voire en connaître un bout, de ce que Lacan nommera plus tard la « honte de vivre »<sup>2</sup>. Il est en effet manifeste qu'à l'occasion, la honte accompagne les vains serments d'enfants et autres promesses de l'aube. Des écrivains, à l'exemple de Jean-Paul Sartre, de Romain Gary, ou de Nathalie Sarraute, ont fait plus que le montrer. Mais je tâcherai à présent de le faire valoir à partir de ce que m'en confia Antoine, un enfant de neuf ans. Plus encore, Antoine nous invitera à franchir sur ces questions un pas de plus, et capital, témoignant de ce que la honte n'est pas seulement la honte du manque.

### *Avec Antoine*

Antoine, ce jour là, m'explique ce qui dans la cour de son école, ne cesse de l'embarrasser, et qui pourrait se résumer ainsi : quand enfin il se décide à déclarer son amour auprès de sa belle, voilà qu'il se repousse. « C'est moi qui me repousse, dira t'il, parce que je suis angoissé de lui parler », « J'ai l'impression que c'est des aimants elle et moi, et qu'on se retourne », « Je me dis j'y vais ou j'y vais pas », « Je suis timide, je rougis », « J'ai honte ! Voilà ! J'ai honte de lui dire je t'aime ! ».

---

<sup>1</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre IV, *La relation d'objet*, op. cit., p.245

<sup>2</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, éd. du Seuil, 1991, p.220

Que la honte vienne ainsi, et soudainement, empourprer son visage, voilà donc pour Antoine l'insupportable. Honteux qu'il serait alors de trébucher contre ce qu'il pressent déjà, comme impossible, entre hommes et femmes. Cet enfant, à neuf ans, ne le sait que trop<sup>1</sup> : les amants sont des aimants retournés, tout retournés même, quand ceux-là seront contraints d'éprouver, non plus ce qui les attire, mais ce qui les sépare, de structure. La honte de rougir, donc, c'est à dire quoi ? Suivons Antoine : la honte d'avouer, et de confier son manque... à une autre, « Je suis amoureux d'elle donc je suis timide ». Bref, la honte de manquer d'une autre, et ce, devant cette autre. Mais précisons, *une* autre devenue *un* Autre, comme un lapsus, digne de celui d'un autre Antoine, dans *Baisers volés*, de François Truffaut, viendra en un instant le révéler : « Je n'ose pas lui parler devant lui beaucoup de temps. Devant elle je veux dire. J'ai dit devant *lui* ou quoi ? ».

Je prends donc la voie de ce lapsus, et pour souligner ce qu'il nous enseigne. D'abord la promotion subite de la jeune fille, soudainement élevée, à un autre rang. Mais aussi, l'aveu que, parlant devant elle, Antoine devra parler devant un Autre, et enfin, se présenter devant chacun. D'où sa crainte : que le rougissement, soudainement, et devant ce chacun, le donne à voir, lui. Que ce rougissement le révèle, et le démasque. Qu'il l'interprète et le désigne, au point qu'à l'instant de sa honte, Antoine pourrait se voir être vu, comme une tache, le rouge aux joues. D'où la fuite vers un peu d'ombre, à l'abri des regards, et le désir d'Antoine de cacher, voire de se cacher. Ainsi, pour exemple : cacher et re-cacher ce bijou, qu'en secret, il lui offrira un jour. Mais aussi, se cacher pour ne pas se voir être vu, le lui offrant, entaché qu'il serait alors d'un manque, fut-il la cause de son désir : « Et une fois, je lui ai offert un bijou, une bague en plastoc (...) Je l'ai mise dans un petit sachet, je l'ai mis dans un porte-monnaie, après je lui ai donné et après je suis allé me cacher derrière les arbres ».

Une fois pourtant, Antoine aura osé, mais osé quoi ? Non pas confier son amour à cette jeune fille, et assumer devant elle son manque, c'est à dire sa castration. Mais le contraire : parier avec un copain qu'il serait « cap », cap d'aller l'embrasser. L'aveu d'un manque inhibait Antoine quant à l'acte. Le pari qu'il était cap, au contraire, l'y précipitera. Mais à ainsi renchérir sur sa puissance phallique, et vouloir faire « phi » de la castration, le retour de bâton ne tardera guère. La jeune fille effarouchée s'en ira se plaindre, au directeur, de ce baiser volé. Antoine, depuis, n'aura pas souhaité réitérer l'expérience. Sachant désormais que sur les

---

<sup>1</sup> Et j'ajouterai : précocement, de façon troublante

choses de l'amour, guère de héros qui vaille, le voilà retourné à ses rêves, en secret. « Dans *Spiderman*, y'a Parker il ose pas parler à une fille, alors il invente. Alors moi je dis à voix haute ce que je pourrais lui dire. Je me cache derrière (le hall de l'école)<sup>1</sup>, et je dis ce que je pourrais lui dire ». A cet instant, Antoine se cache alors devant moi, rougit, et conclut : « Parce que je veux pas qu'elle entende ce que je dis ! J'ose pas parler devant elle ! ».

On pourrait donc s'en tenir là, mais il faut continuer, et dire à présent à quoi la honte peut réduire Antoine. Non pas à une simple gêne, mais au soupçon, soudain jeté, sur son droit à être, et sur la justification de son existence. Pour le comprendre, on se souviendra d'abord de Sartre, évoquant les vertus de l'amour : « C'est là le fond de la joie d'amour, lorsqu'elle existe : nous sentir justifiés d'exister »<sup>2</sup>. Car voilà ce dont Antoine, quant à lui, aura fait les frais, par l'envers. Antoine voudrait, dit-il, se faire aimer, et pas seulement d'une jeune fille, mais aussi de ses copains, et avant cela, de sa mère. Et c'est à y manquer, à y échouer, ne serait-ce qu'un instant, qu'une honte cuisante le saisira jusque dans son être.

Ainsi, s'entendant un autre jour m'évoquer la raison de ses angoisses nocturnes, Antoine, subitement, se reprend, se regarde, se juge, et conclut : « J'ai honte de dire ça : "j'ai peur, j'ai peur...". Je crois que je devrais pas être né, si c'est pour dire ça, des conneries ! ». Puis, y associant d'autres moments où ainsi, la honte d'être et le sentiment de nullité le frappaient, il ajoute : « Ma mère m'engueule tout le temps ». Je lui demande alors ce qu'il pense, en ces cas. Il me répond : « Je sers à *rien* », « c'est quand elle m'énerve que j'ai envie de mourir, j'ai envie de me poignarder ». Il y revient les séances suivantes, et à nouveau, me rapporte les pensées que lui valent les réprimandes de sa mère : « Je sers à rien, je suis une ordure », « Tu sais ce que je me dis ? Faut mieux que je crève, faut mieux que je crève, plutôt que de vivre dans ces conditions de vie de poubelle », « Ah tu sais c'est marrant, quand parfois elle m'engueule maman, quarante secondes après elle me fait des câlins. "Ah ! Je t'aime mon Antoine" (...). Quelle vie pourrie » « Il faut mériter la vie (...) ben moi, en tous cas, j'ai pas mérité ». Enfin, de là, évoquant le lieu de son école : « Personne ne m'aime là-dedans (...) alors je me demande, qu'est-ce que je fais sur cette terre ? », « Je ne suis pas fait pour être vivant. Je voudrais mourir pour voir l'effet que ça leur fait aux autres, si j'étais plus là, parce qu'ils se foutent tout le temps de moi ».

---

<sup>1</sup> C'est moi qui précise

<sup>2</sup> Sartre J.P, *L'être et le néant*, éd. Tel-Gallimard, 1943, p.411

Cela exposé, je voudrais à présent élever ce cas au rang de paradigme, c'est à dire faire valoir ce qu'Antoine, ici, nous apprend sur la honte.

Je note d'abord qu'on y retrouvera ce que j'ai pu développer précédemment. Antoine, d'être à l'occasion réprouvé par sa mère, se voit en ces instants de conflits, chuter de son identification imaginaire au phallus. « Précipité, (...) de sa fonction de métonymie », disions nous avec Lacan<sup>1</sup>, et dès lors, réduit à s'imaginer « comme néant »<sup>2</sup>. « Je sers à rien » dira quant à lui Antoine, indexant en ces termes sa chute, sa destitution, et sa réduction au rien. Et sur ce rien, citons à nouveau ces mots de Lacan : « n'être plus rien, n'être rien de plus que ce quelque chose qui a l'air d'être quelque chose, mais qui en même temps n'est rien, et qui s'appelle une métonymie »<sup>3</sup>. Enfin, de là, Antoine s'est regardé avec honte, celle de manquer à être... le servant de sa mère, son phallus imaginaire, et celle de se voir aussitôt réduit au caractère injustifiable de son existence. Bref, la honte d'une présence injustifiable, si d'aventure elle ne servait, et ne comptait, pour rien. Indigne d'être, puisque manquant à être. Ontologiquement, coupable et honteux, de sa faute d'exister. « Je crois que je devrais pas être né », dira Antoine, « Je ne suis pas fait pour être vivant ».

Cela, donc, la honte de la castration imaginaire, et que nous pouvons ici repérer à deux niveaux : dans les rougissements que vaudraient à Antoine le regard de celle qu'il aime, et au-delà encore, dans cette honte du manque à être, que lui vaut cette fois le jeu de leurre qui le rive au désir de sa mère. Cela, donc, mais pas seulement. Car manifestement, Antoine nous démontre que sa honte ne se limite pas cette honte du manque, de la castration imaginaire. Sa honte n'est pas uniquement celle de manquer, voire de manquer à être, mais elle est aussi, celle de se voir être vu... comme en trop. Disons le autrement, et dans les termes même d'Antoine : sa honte n'est pas seulement de se voir être vu réduit à rien, mais aussi, à moins que rien, un déchet. « Je sers à rien, je suis une ordure », dira t'il, avant que ne le traverse le désir de disparaître tout à fait de la scène du monde, où, s'y voyant comme en trop, il voudrait désormais pouvoir manquer à l'Autre.

A suivre Antoine, il y a donc bien un second versant à la honte : non pas seulement la vacuité honteuse de l'être, mais ce qui y répond et redouble cette honte, la pesanteur de l'être. Bref,

---

<sup>1</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre IV, *La relation d'objet*, op. cit., p.245

<sup>2</sup> Ibid, p.245

<sup>3</sup> Ibid, p.244-245

non plus seulement le Manque à être, mais ce qui s'y ajoute, l'être En trop, s'il faut le dire cette fois avec Lacan. Bref encore, non pas seulement la honte comme besoin d'excuser son existence<sup>1</sup>, mais la honte « dans le fait même d'avoir un corps, d'être là »<sup>2</sup>, s'il faut le dire cette fois avec Lévinas. Romain Gary, dans un roman intitulé *Gros Câlin*, avait d'ailleurs décrit ce nouage de la vacuité et de l'en trop, et ce de façon lumineuse, définitive. Je le cite : « Lorsqu'on tend au zéro, on se sent de plus en plus, et pas de moins en moins. Moins on existe et plus on est de trop. La caractéristique du plus petit, c'est son côté excédentaire. Dès que je me rapproche du néant, je deviens un excédent. Dès qu'on se sent de moins en moins, il y a à quoi bon et pourquoi foutre. Il y a poids excessif »<sup>3</sup>.

Mais alors, comment rendre compte de ce poids excessif, qui fait aussi la honte du sujet, et la redouble ? Et bien j'y répondrai ceci : en y reconnaissant non plus l'effet du manque à être du sujet, mais l'effet de son être d'objet, c'est à dire quoi ? L'effet de ce que justement, Lacan, dans un troisième temps de sa théorisation du stade du miroir, a situé derrière l'image du sujet. Il y a sur ce point de multiples indications de Lacan, et ce, dès l'article *Subversion du sujet et dialectique du désir*. Mais je voudrais aller ici à l'essentiel, pour ne retenir que ce qui nous permettra de préciser et de compléter, avec Antoine, notre définition de la honte. Je proposerai donc de résumer, très grossièrement, cette troisième élaboration de Lacan ainsi : il n'y a pas seulement derrière l'image du sujet le signifiant du désir, la castration, mais aussi les conséquences de cette castration sur la jouissance de ce sujet, soit un manque à jouir,  $-\phi$ , que tempère un reste de jouissance,  $a$ . Autrement dit, il n'y a pas seulement derrière l'image du sujet son manque à être,  $\$$ , dont le phallus, dira Lacan est le signifiant<sup>4</sup>, mais aussi son être de jouissance,  $a$ , que tempère, ou fait briller,  $-\phi$ . Autrement dit encore, il y a de masqué derrière l'image du sujet son ontologie, c'est à dire ce qu'il est comme sujet du signifiant,  $\$$ , mais aussi ce qu'il est comme sujet de la jouissance, c'est à dire comme corps, affecté dans sa jouissance,  $a$ . Bref, il y a de masqué derrière l'image du sujet son être  $l(a)$ , ce corps en trop, ce *dasein* honteux, pour le redire avec Lévinas, lecteur d'Heidegger. Je resserre encore d'avantage : il y a de masqué derrière l'image du sujet, qui toujours ment un peu, le secret ontologique de ce sujet, soit qu'il n'était rien,  $\$$ , sinon  $\zeta(a)$ .

<sup>1</sup> Lévinas E., *De l'évasion*, éd. Fata Morgana / Le Livre de poche, 1982, p.114

<sup>2</sup> Ibid, p.117

<sup>3</sup> Gary R. (E. Ajar), *Gros-Câlin*, éd. Folio / Gallimard., 1977, p.197

<sup>4</sup> Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Ecrits*, p.710

Pour preuve, je retiendrai par exemple ces lignes de Lacan, tirées de *Subversion du sujet et dialectique du désir*, et dans lesquelles sont situés, au regard de l'image du sujet, les objets de la pulsion. Je le cite : « Un trait commun à ces objets dans notre élaboration : ils n'ont pas d'image spéculaire, autrement dit d'altérité. C'est ce qui permet d'être l'"étouffe", ou pour mieux dire la doublure, sans en être pour autant l'envers, du sujet même qu'on prend pour le sujet de la conscience. Car ce sujet qui croit pouvoir accéder à lui-même à se désigner dans l'énoncé, n'est rien d'autre qu'un tel objet. Interrogez l'angoissé de la page blanche, il vous dira qui *est* l'étron de son fantasme »<sup>1</sup>. Puis Lacan poursuit : « C'est à cet objet insaisissable au miroir que l'image spéculaire donne son habillement »<sup>2</sup>.

Je pose donc la question : pourquoi cette image constitue t'elle un habillement ? Et bien justement, parce qu'elle voile l'être nu du sujet, c'est à dire ce qu'il est réellement, et positivement. Le sujet sanglé à sa substance<sup>3</sup>, pour le dire avec Céline et Lacan. Cet habit est un voile qui masque au sujet ce qu'au fond de son image, il est d'irreprésentable, non pas un sujet de la conscience, transparent à lui-même, mais cet objet de la pulsion auquel, *in fine*, il se réduit. Et c'est pourquoi nous retrouverons derrière l'image spéculaire du sujet les composants de l'équation de son fantasme,  $\$$  et  $a$ . Ces deux blancs, dira Lacan, qui font la part d'irreprésentable du sujet. Car ce sont bien ces deux blancs, que son image vient habiller et voiler. Qu'on retire au sujet cette image, ou que celle-ci vacille dans la rencontre d'une page blanche, et ce sujet, en effet, pourra alors éprouver, qu'il n'est rien sinon  $\zeta(a)$ , « rien d'autre qu'un tel objet », dit ici Lacan.

Cela étant, que dirons nous alors de la honte ? Et bien, que l'instant de la honte est bien l'instant d'une telle réduction du sujet<sup>4</sup>. Que l'instant de honte, avec la destitution qu'il comporte, est un instant qui réduira le sujet à ce qu'il est au fond de son image, soit à sa vérité ontologique, à ce rien sinon  $\zeta(a)$ . Le sujet honteux, toujours, se découvre être cela : « rien d'autre qu'un tel objet ». Il y a donc dans la honte un instant de voir, qui est un instant de vérité, un brusque aperçu par le sujet de ce qu'ainsi, lui dissimulaient son image et son moi, et qui concerne son manque à être, autant que son être de jouissance. Le sujet aimait à soigner son image, mais pour ne pas se voir... comme  $\zeta(a)$ , réduit à  $\zeta(a)$ . Voilà, c'est une parenthèse,

---

<sup>1</sup> Ibid

<sup>2</sup> Ibid, p.818

<sup>3</sup> Céline L.F, *Mort à crédit*, éd. Le livre de poche, 1952, p.303

<sup>4</sup> N.B : comme Lacan, avec Sartre, l'aura démontré dans son Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*

ce que nous apprend la passionnante *Histoire du miroir*, de Sabine Melchior-Bonnet<sup>1</sup>. Mais voilà aussi ce que nous révèle, par l'envers, l'instant de honte, lequel justement, viendra entacher ces miroirs.

Nous pourrions le dire encore autrement, et cette fois avec Sartre, citant Genet : la honte retourne le sujet « comme un gant »<sup>2</sup>. Et ce, ajouterai-je, pour la raison qu'elle fait ressortir du fond de l'image spéculaire cette « doublure »<sup>3</sup> du sujet, que Lacan, dans les lignes que je viens de citer, évoquait. La « doublure » du sujet, donc, et non pas son envers. Lacan y insiste. La doublure du sujet constitue une autre part de lui-même, non plus faite d'identifications symboliques et imaginaires, mais de son être d'objet. Cette doublure est ce qui du sujet est sans image :  $\$$ , que détermine  $(-\phi)$ , et que complète  $a$ . Ainsi, nous tenons là ce qui pourrait être notre définition topologique de la honte. La honte retourne l'être parlant comme un gant, fait ressortir du fond de son image, sa doublure ontologique et honteuse, ce rien, sinon  $\phi(a)$ . La honte retourne le sujet comme un gant, c'est à dire attaque soudainement son image, et la ternit de sa doublure. Cette « doublure noire », que dans l'un de ses poèmes, Miguel Torga savait si bien décrire, et qui affecte les Janus que nous sommes : « une doublure noire qui dément / la clarté nue de l'autre face »<sup>4</sup>. Je le disais plus haut : dans la honte, le masque de la belle image sans tache tombe, l'imposture moïque est dénoncée, et la doublure du sujet, qui fait la vérité ontologique de son être, est révélée. A l'instant de sa honte, le sujet se verra être vu réduit à cela, « l'envers de la face »<sup>1</sup>, pour reprendre un autre mot de Lacan, sa doublure sans image.

Et c'est pourquoi les diverses occurrences de la honte pourront être définies comme autant de modalités de ce retournement, et de mise à jour de la doublure honteuse du sujet, affectant et mortifiant ce sujet, jusque dans son corps. Je voudrais à présent le faire valoir, et même, faire sur ce point une précision de plus.

Et j'en reviens pour cela à Antoine. En effet, que nous montre t'il ? Qu'il y aurait ici à définir une palette de la honte. En d'autres termes, que la honte qui le pousse à rougir devant sa belle, n'est pas tout à fait la honte qui le fait s'éprouver comme indigne de vivre, et coupable

<sup>1</sup> Melchior-Bonnet S., *Histoire du miroir*, éd. Imago / Hachette Littératures, 1994

<sup>2</sup> Sartre J.P., *Saint Genet, comédien et martyr*, éd. Gallimard, 1952, p.98

<sup>3</sup> Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Ecrits*, op. cit., p.818

<sup>4</sup> Torga M., « Chambre noire », in *Requiem pour moi*, Traduit par Louis Soler, éd. Librairie La Brèche, 2000

d'exister. En chaque cas, le voilà il est vrai retourné, mais peut-être pas jusqu'au même point. Et c'est pourquoi il nous faut en effet préciser. Ce que je ferai à présent en m'aidant d'un autre terme que Lacan a commenté : l'embarras. Mon point de départ sera donc le suivant : s'il est vrai que le sujet honteux est un sujet retourné, tout retourné même, c'est à dire embarrassé, alors tâchons de voir, avec Antoine, jusqu'où peut conduire cet embarras honteux.

Il y a d'abord dans le témoignage d'Antoine ce qui pourrait passer pour presque rien : les rougissements de cet enfant, face à l'aveu de son désir. Seulement, il faudrait alors souligner la puissance de ce *presque rien*, et ce qu'il dessine : le plus intime du sujet, un bijou en plastoc, ou quelques mots, qui devront être cachés, et qui ne cessent de diviser cet enfant, déjà malade de l'amour. Mais simplifions : il y a là la honte d'un sujet embarrassé de son fantasme, et de ce qui soutient ce fantasme, un objet *a*, cause de désir, et noué à la castration. En effet, face à cette petite fille, de quoi Antoine est-il embarrassé, jusqu'à la honte ? Certes de ce qui le soutient dans l'existence, mais qui consiste encore en un fantasme. Ici, *a* frappe de sa barre le sujet, mais ne le fait que rougir, et baisser les yeux. Bref, Antoine, devant cette jeune fille, a honte de son désir. L'embarras que lui vaut sa honte est donc ontologique, car convoque en lui ce que Lacan nommait, dans son Séminaire *Le désir et ses interprétations*, « le point le plus intime du sujet ». Mais il n'est encore que l'embarras de son fantasme, ou de cet objet *a*, cause de son désir, auquel à l'instant de sa honte, Antoine se verra réduit. Disons le autrement. Le sujet rougit ici du peu qu'il est, mais peut encore s'en défendre par son fantasme. Retourner se cacher dans le préau, à l'ombre de l'Autre, et regagner ainsi le refuge imaginaire de son moi seront pour Antoine toujours possibles. Et cela lui suffira à quitter la scène, pour ne plus se voir être vu ainsi, désirant, conduit à devoir assumer devant une autre son manque, et plus encore, à lui confier.

Or toute autre chose, j'y viens à présent, sera le « vrai désespoir »<sup>2</sup>, que la honte peut aussi susciter chez un sujet, quand celui-ci se retrouvera réduit à ce que Lacan, dans son Séminaire *L'envers de la psychanalyse*, a nommé la honte de vivre. « Je ne suis pas fait pour être vivant », disait quant à lui Antoine. Car nous passons alors du simple embarras, de la honte du

---

<sup>1</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, éd. du Seuil, 1978, p.186

<sup>2</sup> Expression de Lacan J., citée par Soler C., in *Ce que Lacan disait des femmes*, éd. du Champ Lacanien, Mars 2003, p.117

désir, de la gêne du fantasme, au « suprême embarras »<sup>1</sup>, selon une autre formule que j'emprunte à Lacan, c'est à dire quoi ? Je le cite : « L'identification absolue du sujet à ce *a* à quoi il se réduit »<sup>2</sup>, soit une traversée sauvage de l'image de ce sujet, pouvant pousser celui-ci, je le cite encore, dans une « précipitation-suicide »<sup>3</sup>. J'emprunte donc ces définitions et commentaires de Lacan, et pour en tirer ceci : la honte pourra aussi réduire un sujet à ce suprême embarras. La honte, qui est un instant de voir, pourra aussi constituer une traversée de l'image du sujet, au point de conduire ce sujet à une telle identification absolue à l'objet *a*.

Et c'est pourquoi, ajouterai je encore, la honte, au-delà de son pouvoir de destitution, comporte aussi un pouvoir de mélancolisation du sujet. En d'autres termes, à l'instant de honte, le sujet pourra ne pas seulement être réduit à rougir de son fantasme, là où l'objet *a* conserve encore sa brillance phallique, et sa puissance de désir. Mais il pourra être conduit à la traversée sauvage de ce fantasme, et dès lors à la vision brutale, forcée et imposée de cet objet comme déchet, dépossédé de sa brillance phallique. Plus encore, le sujet honteux pourra se voir et s'éprouver tout à coup réduit, absolument identifié, à cet objet déchet, et pour s'en trouver affecté dans son désir de vivre. Fausses-couche<sup>4</sup>, dira pour exemple Lacan, ce dont nous retrouvons l'écho dans les mots d'Antoine. Je le cite à nouveau : « Je crois que je devrais pas être né », « Personne ne m'aime là-dedans (...) alors je me demande, qu'est-ce que je fais sur cette terre ? », « Je ne suis pas fait pour être vivant ». Fausse couche, donc. Ou bien, disait encore Antoine, « ordure ». Ce que je comparerai cette fois à ces autres expressions que Lacan utilisait pour qualifier l'objet *a* comme déchet : « saloperie »<sup>5</sup>, ou chose « *abjet* »<sup>6</sup>, formulait-il. A quoi j'ajouterai : quand cet objet ne fait plus cause d'un désir, et qu'à l'occasion, il salit et fait la honte d'une vie.

Ainsi que peut-on en conclure ? Qu'en chaque cas, de la honte du désir, à la honte de vivre, la honte atteint au plus intime, voire au plus extime du sujet, et qu'elle est donc bien une passion de l'être. « Je suis la honte », me disait un jour un autre enfant. A l'instant de sa honte, le sujet est un sujet embarrassé de son être : de sa doublure honteuse, bien-sûr, que tissent ses fantasmes et ses désirs, mais au-delà encore, du peu et de l'excès dont il est fait. A l'instant de

---

<sup>1</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre X, *L'angoisse*, éd. du Seuil, 2004, p.131

<sup>2</sup> Ibid

<sup>3</sup> Ibid, p.388

<sup>4</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, op. cit., p.207

<sup>5</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p.232

<sup>6</sup> Lacan J., « Télévision », in *Autres écrits*, op. cit., p. 525, et Lacan J., « ... Ou pire », Compte rendu du Séminaire 1971-1972 », in *Autres écrits*, op. cit., p.550

sa honte, le sujet est un sujet embarrassé de ce qu'il est réellement, au fond de son image, au point le plus extime de son être, là où le regard de l'Autre ne devait pas aller. En somme, la honte est un embarr(a)s ontologique du sujet, quand nous pourrions n'y voir que le produit de ses manquements ou de ses fautes. Or j'ouvre sur ce point une parenthèse, et pour souligner ceci : c'est donc moins le rapport du sujet à l'idéal qui fait la honte, que le rapport au regard, surmoïque, toujours mauvais œil, qu'il y avait derrière cet idéal, voire à la voix surmoïque, qui pointe et jette ce regard sur le sujet. Lacan l'aura fait valoir dans son Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, c'est de structure que le sujet est vu, du lieu de l'Autre. Ainsi, n'en déplaise aux contingences de l'histoire, et au déclin des idéaux, le sujet pourra toujours continuer de se voir être vu, comme présence injustifiable dans un monde qui reste celui de l'Autre. Que ces regards ne soient plus noués aux idéaux et devoirs éthiques est une chose, mais ils n'en sont pas moins là, et pas moins lourds d'effets pour le sujet. Peut-être même le contraire. Fin de la parenthèse.

Dans la honte, le sujet ne sait donc plus que faire du peu qu'il est, et de quoi il est, ainsi révélé au grand jour, celui de l'Autre. Déshabillé devant l'Autre, faisant face au « tribunal de l'Autre »<sup>1</sup>, il voudrait quitter la scène, pouvoir se cacher, à nouveau. Bref, rentrer dans l'ombre, et ainsi échapper au regard qui viole. Mais nous voyons aussi avec Antoine, que le degré de cet embarras ontologique, que convoque la honte, peut varier, osciller de la simple gêne du fantasme, à ce que nous avons appelé, avec Lacan, le suprême embarras. Autrement dit : que s'éprouver nul et con à la fois, « nul », car faisant soudainement l'épreuve de sa vacuité subjective, \$, et « con », au sens de la définition que Lacan donnait du con : d'un sujet identifié à sa jouissance, *a*, est encore autre chose que cette honte de vivre qui, à l'occasion, pourra pousser un sujet au suicide. Et c'est pourquoi sur ce dernier point, je voudrais encore évoquer une autre vignette clinique.

Il s'agit d'une scène qui fit la matière d'une séquence du film *La chambre des officiers*, de François Dupeyron. Cette scène fut bien réelle, et nous devons à Henriette Rémi, infirmière bénévole qui exerça lors de la grande guerre auprès des blessés de la face, dites *Les geules cassées*, d'en avoir témoignée.

---

<sup>1</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre VIII, *Le transfert*, éd. du Seuil, 1991, p.209

Il faudrait s'attarder plus longuement sur la douleur de ces « gueules cassées ». Il faudrait apprendre du courage et de l'ironie grâce auxquels la plus part d'entre eux, par-delà le réel imprimé sur leur face, continuèrent de vivre, quand-même. « Rire quand-même »<sup>1</sup> était d'ailleurs leur devise, et pour plus d'un, le recours contre la honte et le désespoir. Mais puisqu'il s'agit d'examiner cette honte, lisons ce qu'elle fut ce jour là, pour l'officier Lazé, qu'Henriette Rémi accompagna lors d'une permission.

Lazé, jeune père, vient de retrouver pour la première fois son fils Gérard. Henriette Rémi rapporte alors la scène. Je la cite : « "Gérard, mon fils (...)". Un cri perçant ! Gérard agite ses bras, ses jambes. Son père, déconcerté, le pose à terre. Et Gérard s'enfuit, plus vite encore qu'il n'est venu, en criant d'une voix terrifiée : "Pas papa ! Pas papa !". Lazé est atterré, anéanti, comme figé sur place. Tout à coup, il saisit sa tête dans ses mains : "Imbécile, imbécile !. Mais aussi, est-ce que je pouvais savoir que je suis si horrible ! (...). Avoir été un homme, avoir mis toutes ses forces à réaliser en plein ce que ce mot veut dire et n'être plus que ça. Un objet de terreur pour son propre enfant, une charge quotidienne pour sa femme, une honte pour l'humanité. Laissez-moi mourir"<sup>2</sup>. Lazé se suicida dès son retour à l'hôpital ».

Il y a bien sûr tout ce que nous ignorons de cet homme. Mais il y a aussi ces mots, à l'énonciation si forte, que nous pouvons un moment les suivre pour saisir un peu de ce que fut la honte de ce sujet.

Un homme, voilà donc ce que cet officier, pensait-il, n'était plus. Non pas qu'il fut devenu une femme, non pas qu'il fut, par un effet de castration, féminisé. Mais il se vit être vu par son fils comme un monstre, objet d'angoisse et de terreur pour cet enfant, objet *a*. Celui-là voulait re-voir son père, et fut horrifié de l'image de cet homme : « Pas-papa », qui se présentait à lui. L'enfant n'a pas été déçu, mais horrifié. Là où l'enfant souhaitait retrouver un père et les traits de ce père, il rencontra un réel qui déchira ce qu'il désirait voir.

Cet instant, terrible, d'un croisement de regards, aura donc suffi à ce que l'officier devienne un monstre. Cet officier s'était efforcé d'être un homme, avait voulu le « réaliser en plein », s'identifier en acte, à ce que le signifiant homme, du lieu de son idéal, pouvait bien recouvrir. Or voilà qu'à cet instant, cette image et l'idéal qui la soutenait se retournent contre lui.

---

<sup>1</sup> Delaporte S., *Gueules cassées de la Grande Guerre*, éd. Agnès Viénot, Mai 2004, p.153

<sup>2</sup> Ibid, p.149

L'homme ne s'y reconnaît plus, sinon à en être l'opposé, un monstre. Lazé, à ses propres yeux et *via* le regard horrifié de son fils, se voit brutalement destitué, réduit à « n'être plus que ça ». Le voilà en effet persuadé de n'être plus que  $\zeta(a)$ , objet *a* dépossédé de toute brillance phallique, réduit à l'apparence du « déjeté, dira Lacan, du jeté au chien, aux ordures, à la poubelle, au rebut de l'objet commun, faute de pouvoir le mettre ailleurs »<sup>1</sup>. Et nous en trouvons l'écho dans les dires de Lazé lui-même, s'éprouvant comme « objet de terreur », « charge quotidienne », « honte pour l'humanité ». Bref, réduit à une honte de vivre, dont il ne verra l'issue qu'à disparaître tout à fait sous cette barre qui le frappe, aux regards de tous et au regard du Tout. Mourir de honte, dira t'on avec Lacan, plutôt que : « la vie comme honte à boire »<sup>2</sup>.

## Conclusions

J'en viens à présent à la conclusion de ce travail, que je développerai en trois point. Le premier : « De l'onto », Lacan aura donc fait l'honteux<sup>3</sup>, comme il le disait lui-même. De l'ontologie, il aura fait l'hontologie, nouant de cette façon, et d'emblée, le questionnement ontologique à l'être de jouissance du sujet. Et c'est pourquoi je proposerai ceci : certes la honte, quand elle surprend le sujet, est un instant de voir. Mais elle est un « instant de voir la honte »<sup>4</sup>... qu'il y avait déjà, *hontologique*, prête à surgir, inhérente à la condition de parlêtre du sujet, et inhérente à sa condition d'être regardé<sup>5</sup>. Elle est un instant de voir la honte qu'il y avait là, derrière le voile moïque et phallique sous lequel le sujet rêvait de se faire voir, autant que de se cacher à l'Autre. Instant de chute, donc, redoublant la chute originelle du sujet dans le monde. Disons le encore autrement : la honte, de structure, menace toujours l'être parlant, car elle est cause et conséquence de l'imposture structurale, et ontologique, de cet être parlant. De structure, le sujet ne peut se réduire à une belle, complète, et sage image, et c'est pourquoi toujours, pourra être dénoncée l'imposture que constitue le moi de ce sujet, et mis à nu, sous le regard de l'Autre, son manque à être,  $(-\phi)$ , autant que le peu qu'il est, *a*.

<sup>1</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre X, *L'angoisse*, op. cit., p.126

<sup>2</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, op. cit., p.209

<sup>3</sup> Lacan J., « Radiophonie », in *Autres écrits*, op. cit., p.426

<sup>4</sup> Je dois cette expression à François Regnault, in Regnault F., « L'exception théâtrale », in *Rue Descartes* n°47, *Revue du Collège international de philosophie*, éd. PUF, Paris, 2005, p.68

<sup>5</sup> Ainsi que Lacan le développe dans son Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*

Et c'est pourquoi je proposerai encore ceci : à l'instant de honte, le sujet ne fera que retrouver sa condition ontologique, c'est à dire quoi ? Sa condition d'être regardé, dans une existence où se mêlent et l'embarrassent, son « Manque-à-être », autant que son être « En-Trop »<sup>1</sup>. Le sujet honteux est un sujet qui éprouve comme en acte sa condition d'être parlant, cette mort que lui impose le signifiant, son « être pour la mort »<sup>2</sup>. La honte est toujours, au minima, une petite mort, mais qui n'est que le réveil et le redoublement de cette autre mort que le signifiant lui avait déjà infligé, *via* le corps. La honte redouble donc, je voudrais y insister, cette marque du signifiant sur le corps<sup>3</sup>, cet insigne, ce S1, cette exacte petite marque sur le visage, qui fit le titre d'une grande nouvelle sur la honte. Petite « main écarlate »<sup>4</sup>, lira t'on dans cette nouvelle, « sanglante »<sup>5</sup> et « fatale »<sup>6</sup>, « stigmaté fatal de l'humanité »<sup>7</sup>. La honte est donc le signe et l'effet de cette incorporation du signifiant. La honte « incorporée à ces os qui seront jugés », disait encore Sygne de Coûfontaine, la honte qui accompagne « jusqu'à la tombe et plus loin ». Je résume encore ce premier point de ma conclusion : du simple rougissement à la honte de vivre, le sujet, en chaque cas, se verra réduit à son *hontologie*. Soit à un corps affecté par le signifiant, et pour cela, injustifiable, pour reprendre ici une expression que Christian Demoulin avait su relevée dans *Les mots*<sup>1</sup>, de Sartre.

Fragilité du parlêtre, donc, que cette hontologie. A quoi j'ajouterai aussitôt : cela fait le mérite, mais aussi le risque de la honte. Et je tâcherai à présent, ce seront là mes deux autres points, de dire en quoi.

Je débute par le mérite de la honte. Car en effet, nous pourrions lui reconnaître au terme de ce travail une vertu : ce rappel, justement, fait au sujet de son *hontologie*. « La honte contre le moi fort », pourrait-on dire, « le sujet honteux, un moi fort qui prend l'eau ». L'instant de

<sup>1</sup> Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Ecrits*, op. cit., p.826

<sup>2</sup> Ibid

<sup>3</sup> Par ailleurs, nous pourrions mettre cela en série avec plusieurs autres métaphores, cette fois de Lacan : les disques des trois prisonniers, in Lacan J., « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », in *Ecrits*, op. cit. ; la « fonction symbolique » « imprimée sur la chair », in Lacan J., « La chose freudienne », in *Ecrits*, op. cit., p.415 ; « la marque du fer du signifiant à l'épaule du sujet qui parle », in Lacan J., « La direction de la cure », in *Ecrits*, op. cit., p.629 ; la « faute » devant être « lavée », in Lacan J., « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », in *Ecrits*, op. cit., p.666 ; « le sujet qui en porte sous sa chevelure le codicille qui le condamne à mort », in Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Ecrits*, op. cit., p.803

<sup>4</sup> Je fais ici allusion à la grande nouvelle de Nathaniel Hawthorne, « La Marque sur le visage », in *Le manteau de Lady Eléonore, et autres contes*, éd. GF-Flammarion, 1993, p.163

<sup>5</sup> Ibid, p.161

<sup>6</sup> Ibid, p.197

<sup>7</sup> Ibid, p.163. « Savons-nous s'il est possible, dira encore l'honteuse héroïne, à quelque prix que ce soit, de relâcher la prise de cette terrible petite main, qui s'était saisie de moi dès avant ma naissance », Ibid, p.167

honte est aussi, un instant de réveil, tirant brusquement le sujet de sa rêverie narcissique, le faisant déchoir de son « hissecroibeau »<sup>2</sup>, rendant soudainement vaines ses prétentions de moi fort et autres impostures phalliques de l'être, et ce, pour le rabattre sur sa condition d'être parlant. Bref, la honte défait les suffisances, et enjoint au sujet de ne pas oublier ce dont il est fait, là est son mérite. Et bien ce mérite, Lacan ne l'aura pas seulement reconnu, mais aura voulu s'en servir. Je rappelle son invective fameuse, lancée à ses élèves lors de son Séminaire *L'envers de la psychanalyse* : « Faites une tranche, comme on dit. Cet air éventé qui est le vôtre, vous le verrez *buter à chaque pas*<sup>3</sup> sur une honte de vivre gratinée »<sup>4</sup>. Il y a donc bien à la honte un « avantage »<sup>5</sup>, comme il l'énoncera lui-même. Et qui notamment consiste, nous le voyons, en cette opposition que Lacan souligne entre un moi fort, à l'air éventé, et la honte.

Dès lors, je repose ici la question que Christian Demoulin m'avait adressée il y a quelques temps, dans une discussion que nous avons sur ce sujet : « comment s'en sortir avec la honte ? ». Et bien justement, me semble t'il, en se servant d'elle, façon de faire *avec* elle, plus que *contre* elle. En effet, l'être parlant, du fait de son *hontologie*, connaîtra toujours le risque de la honte, voire le fait de la honte. Mais puisqu'il y a à la honte un avantage, ce sujet pourra aussi se servir de sa honte, et ne pas seulement s'y réduire. Je conclurai donc, en paraphrasant Lacan : *l'être parlant peut se passer de la honte*<sup>6</sup>, à condition de savoir s'en servir. Et même, il y a un usage possible de la honte, qui dessine une place pour la psychanalyse. Telle est, aussi, la thèse de Lacan, et ce dont la cure analytique pourra donner chance à un sujet.

Comment ? Je proposerai ceci : en invitant le sujet à ne pas se réduire à sa honte, mais à en apprendre quelque chose, elle qui toujours lui rappelle qui et quoi il est, *a*, au point le plus intime de son être. L'invite analytique, dira Freud, est une invite à la « promesse », celle de ne pas céder à la « honte d'avouer »<sup>7</sup>, celle de renoncer à toute « *fausse honte* »<sup>8</sup>. L'invite analytique comporte cela : le moment venu, et si cela est possible, ne pas reculer devant ses hontes, mais oser y déchiffrer un savoir nouveau. Ne plus seulement rougir de ses

---

<sup>1</sup> Demoulin C., « Le corps injustifiable », op. cit. L'expression « corps injustifiable » est empruntée à Sartre J.P, dans *Les mots*, op. cit., p.75

<sup>2</sup> Lacan J., « Joyce le Symptôme », in *Autres écrits*, op. cit., p.565

<sup>3</sup> C'est moi qui souligne

<sup>4</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, op. cit., p.211

<sup>5</sup> Ibid

<sup>6</sup> Au sens de ne pas s'y réduire

<sup>7</sup> Freud S., *Introduction à la psychanalyse*, op. cit., p.347

<sup>8</sup> Freud S., « Le début du traitement », in *La technique psychanalytique*, éd. PUF, 1977, cité par Janin C., in « Pour une théorie psychanalytique de la honte », in *Revue Française de Psychanalyse*, n°5, « Honte et culpabilité », T. LXVII, éd. Puf, p.1661

impuissances, mais découvrir quel impossible ces impuissances masquaient. Et de là, tirer quoi ? A l'occasion, me semble t'il, l'exact contraire de la honte : la possibilité d'en rire<sup>1</sup>, la possibilité de rire de ces impuissances, absurdes, puisque ce n'était là qu'impossibles. La possibilité de rire de ces vaines et illogiques tentatives de contourner le réel, dans lesquelles le sujet s'épuisait, honteux de ses échecs. La possibilité encore, passé le déchiffrement du symptôme, et même, une fois acquise l'identification au reste de ce symptôme, de se reconnaître bien là. Voilà aussi ce que peut offrir une psychanalyse : la possibilité, enfin acquise, de *se reconnaître* bien l'(a), et d'en rire, là où était la honte de soi, et du plus étranger en soi. « Devoir de bien dire, affirme Lacan, ou de *s'y retrouver*<sup>2</sup> dans l'inconscient, dans la structure »<sup>3</sup>, et ce, contre la « lâcheté morale »<sup>4</sup> qui fait la tristesse, et peut-être aussi, la honte de vivre. Ce courage, précisément, auquel en appelait Rilke : « le seul courage que l'on exige de nous : être assez courageux pour accueillir ce qui peut venir à notre rencontre de plus étrange, de plus extravagant, de plus inexplicable »<sup>5</sup>.

En somme, dira encore Patrick Merot<sup>6</sup>, « apprivoiser la honte », et pour cela, commencer d'« accepter », son « reste de terre », selon une formule judicieuse empruntée à Freud. Mais aussi, retrouver là l'élan d'un désir, allégé du poids de la honte, et s'apercevoir que la vraie honte n'était pas celle d'avoir désiré, mais peut-être, celle d'y avoir manqué. Bref, *passer*<sup>7</sup>. Se passer de la honte à condition de savoir s'en servir, disais-je tout à l'heure, mais dans le sens qui suit : faire de la honte l'objet possible d'une passe. Autrement dit, *passer la honte*. Non pas feindre et rêver de s'affranchir de la honte, ce qui serait en revenir aux suffisances d'un moi fort, et vouloir ne plus voir, le fait de l'*hontologie*. Mais oser se servir de sa honte. La soumettre à l'épreuve d'un bien dire, pour passer de la honte de soi, de la honte de désirer, au pouvoir et à la dignité d'un désir.

---

<sup>1</sup> Sur l'humour et la honte, cf aussi : Lévy G., « Une catastrophe : la honte », in *Topique*, n°31, 1983, p.44 ; et Kamieniak J.P., « L'humour ? Un art de triompher de la honte et de la culpabilité », in *Revue française de Psychanalyse*, n°5, Tome LXVII, op. cit.

<sup>2</sup> C'est moi qui souligne, et pour rapprocher le « se reconnaître bien l'(a) » de « s'y retrouver »

<sup>3</sup> Lacan J., « Télévision », in *Autres écrits*, op. cit., p.526. N.B : Notons que Flaubert, déjà, définissait la dépression comme une « lâcheté morale » ! In Flaubert G., *Correspondance*, éd. Folio, 1975, p.414

<sup>4</sup> Ibid

<sup>5</sup> Rilke R.M., *Lettres à un jeune poète, et autres lettres*, éd. Gf-Flammarion, 1994, p.89

<sup>6</sup> Merot P., « La honte : "si un autre venait à l'apprendre" », in *Revue française de Psychanalyse*, n°5, Tome LXVII, op. cit., p.1756

<sup>7</sup> Il va sans dire que nous faisons ici allusion à la passe. Nous nous permettons de renvoyer sur ce point à notre article : Bernard D., « Une passe », in *Wunsch, Nouvelle série, Bulletin international de l'Ecole de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien*

Il s'agirait ainsi de faire bon usage de la honte. De faire « provision d'assez de honte »<sup>1</sup>, selon le vœu de Lacan, et de savoir en user, pour « mettre un peu de honte dans la sauce »<sup>2</sup>. « Pas trop, mais justement assez »<sup>3</sup>, dira t'il cependant, concluant avec force et sur ces mots, cette leçon du 17 juin 1970 de son Séminaire *L'envers de la psychanalyse*. C'est donc qu'il y aurait, aussi, le risque d'un mésusage de la honte. J'y viens à présent.

Quel est ce risque ? Celui de : non plus donner chance à un sujet de se servir de sa honte, mais celui de l'y réduire tout à fait, jusqu'à ce que sa vie se répande en honte de vivre, voire en honte de sur-vivre. Qu'est-ce à dire ?

L'*hontologie* de l'être parlant, avons nous vu, implique que l'on pourra toujours faire peser sur un sujet la honte de ce qu'il est, honte de ce qu'il manque à être, et honte du fait qu'il est l'(a), quand même. Rien, avons nous souligné, ne garantit au sujet la justification de son existence. Une faute d'être lui incombe déjà, du fait de sa condition de parlêtre. Une faute, produit du défaut et de la patence de son être, sera toujours déjà là, inscrite comme tache de naissance sur ce sujet. Et c'est pourquoi sur ces questions de la honte et de la culpabilité, l'être parlant est vulnérable, de structure. Sauf à être fou, ou peut-être, parfaitement cynique, le sentiment d'imposture de l'être le guette déjà, autant que le sentiment d'une faute de jouissance. Voilà pour le fait de l'*hontologie*. Mais voilà aussi ce dont un sujet pourra pâtir, pour peu que, au gré des discours dans lesquels il sera pris, on veuille le tenir pour coupable de cette faute d'être, et la lui montrer du doigt.

Quels sont ces discours ? Ceux qui, me semble t'il, véhiculeront d'une façon ou d'une autre, une « idéologie de la suppression du sujet »<sup>4</sup>. A savoir, une idéologie qui s'encanaillera de mettre ce sujet au pied du mur de répondre de son droit à être, et qui voudra le tenir pour coupable de sa faute d'être, autant que l'y réduire. Nous pourrions le formuler encore autrement : une idéologie de la suppression du sujet, au sens de la réduction et de la fixation de ce sujet à son *hontologie*. Une idéologie lourde d'un regard qui réduira le sujet à rien, lequel, pour cette raison même, se verra et s'éprouvera comme en trop. Un sujet auquel il sera

---

<sup>1</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, op. cit., p.211

<sup>2</sup> Ibid

<sup>3</sup> Ibid, p.223

<sup>4</sup> Lacan J., « Radiophonie », in *Autres écrits*, op. cit., p.437. Nous renvoyons aussi sur ce point à Soler C., *L'hystérie, sa langue, ses dialectes et ses liens*, Cours 2002-2003, leçon du 29/01/03, inédit

retiré sa dignité de parlêtre, pour être vu comme moins que rien, et réduit au rang d'objet honteux.

Je ne prendrai ici, et sur ce point, qu'un exemple : celui du discours nazi. Et je pose la question : n'aura-t-on vu que le nazisme voulait aussi réduire ses victimes à la honte, et faire en somme de *l'hontologie* de l'être parlant, le plus triste usage ? Ainsi, écrivait Francine Beddock, « le camp de concentration est la forme extrême de *l'hontologie* qui fut massifiée »<sup>1</sup>. Mais déjà, avant le camp, quels auront été le poids et la force de l'étoile jaune imposée aux Juifs, si ce n'est de fixer ces sujets, aux yeux de tous, à leur *hontologie* ? Les donner à voir, toujours. Les exclure de leur droit à l'ombre, pour les pousser à la honte. Les fixer à une tache, pour faire de ceux-là, sans cesse, des êtres regardés, dans leur existence et à cause de leur existence. En somme les rendre coupable et honteux, sous les regards de tous, de leur faute d'être... Juif. « Est *regardé*<sup>2</sup> comme juif (...) »<sup>3</sup>, c'est d'ailleurs en ces termes que débutait, sous la signature du Maréchal Pétain, l'article de loi décrétant le 03 Octobre 1940, qui était Juif.

Il me semble donc que le nazisme aura su faire profit de la honte. Comment et jusqu'où ? Voilà ce à quoi il faudrait réserver toute une étude. Pour lors, je noterai juste cela : le nazisme se sera servi, cyniquement, de *l'hontologie*, infligeant par la honte une première mort à ceux qui bientôt, allaient être supprimés en acte... comme des chiens, et pour que la honte leur survive, selon le dire de Kafka<sup>4</sup>. En somme, le nazisme aura tenté de réduire le Juif à l'*Objet honteux* de la communauté des hommes. De le réduire à ce qui désormais sera, au lieu de cet Autre, le *Nom honteux*, Juif, inscrit comme en « lettres écarlates »<sup>5</sup> au centre d'une tache qui se voit. Et pour que cette tache, S1, « insigne »<sup>6</sup> honteux, force les regards de tous. Et pour qu'au bout de ces regards, le sujet se voit à son tour, du plus mauvais œil, comme chose « *abjet* »<sup>7</sup>, et « saloperie »<sup>8</sup>. Honteux de se découvrir objet *a* « rebut »<sup>9</sup> de l'Autre, et de se voir ainsi recraché par cet Autre.

<sup>1</sup> Beddock F., « Edito », in *Trames* n°29, « La honte », éd. Trames Association, 2000, p.6

<sup>2</sup> C'est nous qui soulignons

<sup>3</sup> Pétain P., cité dans *Paroles d'étoiles, Mémoire d'enfants cachés, 1939-1945*, éd. Librio, 2002, p.35

<sup>4</sup> Cf Kafka F., *Le Procès*, éd. Folio, 1987, p.280

<sup>5</sup> Chacun aura reconnu ici l'allusion au roman de Hawthorne N., *La lettre écarlate*, op. cit.

<sup>6</sup> Nous recueillons le terme même dans un rapport de la police allemande, daté de 1942, et cité dans *Paroles d'étoiles, Mémoire d'enfants cachés, 1939-1945*, op. cit., p.43

<sup>7</sup> Lacan J., « Télévision », in *Autres écrits*, op. cit., p.525, et Lacan J., « ... Ou pire, Compte rendu du Séminaire 1971-1972 », in *Autres écrits*, op. cit., p.550

<sup>8</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux*, op. cit., p.232

<sup>9</sup> Lacan J., Le Séminaire Livre XIII, *L'objet de la psychanalyse*, inédit, leçon du 06/01/1966

Je rapporterai pour en témoigner le souvenir d'une femme juive, Annette Muller, évoquant ce jour où pour la première fois, on imposa à l'enfant qu'elle était le port de l'étoile.

« Au début de juin 1942, l'ordre a été donné aux Juifs de porter des étoiles jaunes à six branches, cousues sur leurs vêtements à l'endroit du cœur. J'étais inquiète, je craignais les réactions de mes copines de classe. Cependant, il a bien fallu aller à l'école. Dans la classe, tous les regards se sont tournés vers moi. Au fond, essayant de dissimuler son étoile, j'aperçus Nathalie, une fillette habitant un quartier plus chic que le nôtre. On fréquentait peu Nathalie. Elle avait l'air distant avec ses habits élégants, ses boucles blondes, son aspect soigné. Ainsi, Nathalie était juive, elle aussi. C'était une découverte. La maîtresse a dit : " Deux de vos camarades portent une étoile. Soyez gentilles. Rien ne doit être changé entre elles et vous. " Mais immédiatement, il y eut une barrière, une mise à l'écart. Robert déserta notre maison, Janine, ma meilleure amie, avec qui j'allais au patronage, ne vint plus chez moi et je ne retournai plus chez elle. Un jour, j'entendis deux femmes discuter sur le trottoir : " Vous vous rendez compte, disait l'une d'elles, un homme qui avait l'air si bien, si correct. Il a fait un mouvement et sous sa veste, devinez ? J'ai aperçu l'étoile. Un Juif ! Qui l'aurait cru, il avait l'air si correct ! " Et l'autre femme hochait la tête, marquant son approbation. En écoutant les deux femmes, j'ai eu conscience de ce qu'être juif comportait de sale, de dégradant, de honteux. Cette honte, je la ressentais dans la rue, quand les gens détournaient leur regard devant l'étoile qui nous marquait d'une tache ignoble et puante. Etoile jaune humiliante. C'était donc ça être juif ? Et moi je l'étais et j'en avais honte. J'aurais tant voulu être comme les autres, les gens bien, propres et corrects ! »<sup>1</sup>

Enfin, un autre et dernier témoignage. Celui de Sylvie qui, réduite elle-aussi à une cible honteuse pour tous-les-regards, décrira alors ce qui lui aura manqué, et que l'on pourra retenir comme leçon : contre la honte de vivre, le droit de faire de l'objet *a* qu'elle était, la cause et la puissance d'un désir de vivre, sans honte.

« J'aime sortir, flâner dans cette ville que j'aime tant, mais l'étoile cousue sur le revers de ma veste comme tatouée sur ma peau m'effraie et m'éloigne malgré moi de tous les nombreux lieux publics où je suis devenue la pestiférée qu'il faut montrer du doigt ou salir

---

<sup>1</sup> Muller A., cité dans *Paroles d'étoiles, Mémoire d'enfants cachés, 1939-1945*, op. cit., pp.41-42

d'une injure. Les rafles et les arrestations ici et là, partout me contraignent à une extrême prudence.

Je n'ai que seize ans ; peut-on tout m'interdire ! Je veux vivre comme tout un chacun, je veux emmener Esther au cinéma, frémir d'émotion au "Premier Rendez-vous" de Danielle Darrieux, je veux rêver avec Viviane Romance, Simone Simon, Yvette Lebon ou Louis Jourdan, je veux chanter à tue-tête la "Romance" de Charles Trenet ou le "Tra-la-la" de Suzy Delaire... »<sup>1</sup>

David Bernard

[dabernard2@yahoo.fr](mailto:dabernard2@yahoo.fr)

---

<sup>1</sup> Sylvie, citée dans *Paroles d'étoiles, Mémoire d'enfants cachés, 1939-1945*, op. cit., p.48